

WILLIAM CLIFF

LE TEMPS

suivi de

NOTRE-DAME

POÉSIE

WILLIAM
CLIFF

LA TABLE RONDE

LE TEMPS
suivi de
NOTRE-DAME

du même auteur

poèmes

Écrasez-le précédé de *Homo Sum* (Gallimard).

Marcher au Charbon (Gallimard).

America (Gallimard).

En Orient (Gallimard).

Fête Nationale (Gallimard).

Journal d'un Innocent (Gallimard).

Immense Existence (Gallimard).

L'État Belge (La Table Ronde).

Le Pain Quotidien (La Table Ronde).

Épopées (La Table Ronde).

Autobiographie suivi de *Conrad Detrez* (La Table Ronde).

Adieu Patries (Le Rocher, coll. Anatolia).

Amour perdu (Le Dilettante).

Au Nord de Mogador (Le Dilettante).

Matières Fermées (La Table Ronde).

romans

La Sainte Famille (La Table Ronde).

U.S.A. 1976 (La Table Ronde).

La Dodge (Le Rocher, coll. Anatolia).

Le Passager (Le Rocher, coll. Anatolia).

L'Adolescent (Le Rocher, coll. Anatolia).

Suite de la liste des ouvrages en fin de volume.

WILLIAM CLIFF

LE TEMPS
suivi de
NOTRE-DAME

Poésie



LA TABLE RONDE
26, rue de Condé, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2020.

editionslatableronde.fr

le temps

On doit le temps ensi prendre qu'il vient,
toudis ne poet durer une fortune,
un temps se piert et puis l'autre revient,
on doit le temps ensi prendre qu'il vient.
Je me conforte à ce qu'il me souvient
que tous les mois avons nouvelle lune.
On doit le temps ensi prendre qu'il vient,
toudis ne poet durer une fortune.

Froissart, rondeau 99.

UN PIED-À-TERRE

Cette année-là j'avais été à la recherche
d'un appartement pour avoir ma vie à moi
car à un certain âge on voudrait que la herse
du temps arrive à tout racler dans son charroi,

et que la ville nous ouvre des perspectives,
et que le lit fasse vibrer sur ses ressorts,
et que l'on jette aussi les misères natives
comme on jette d'un bateau tout par-dessus bords,

j'avais visité avec grand dégoût des choses
ornées de papier peint avec d'énormes fleurs
qui promettaient de longs étouffements moroses,
l'écrasement complet des souffles prometteurs,

et dégoûté de ces quartiers trop convenables,
j'étais redescendu aux venelles du centre
que le monde méprise à cause des minables
existences humaines traînant dans son ventre

rempli de vieux murs noirs, de fenêtres salies,
de portes souvent crevées par des coups de pied,
de sonnettes dont les boutons ne vous reliait
qu'à de pauvres paumés qui ont tout renié,

ou à un couple qui sorti d'un autre monde
persiste dans une vie incompréhensible,
oh ! humbles âmes dont la bonté vous inonde
d'un temps évanoui ou qui finit de vivre :

c'étaient deux vieux époux hâves comme du plâtre,
chargés par le patron de surveiller l'immeuble
et récupérer à l'époque convenable
le loyer dérisoire de ce bouge aveugle,

j'avais vu sur la porte « QUARTIER À LOUER »
et l'on m'avait ouvert sans faire de grimaces,
l'on m'avait fait monter par un dur escalier
jusqu'au grenier tassé sous ses solives basses,

là un jeune Français m'accueillit gentiment
me disant qu'il devait partir en toute hâte
parce que, disait-il, les flics bizarrement
le poursuivaient d'une façon fort opiniâtre,

il me laissait aussi toutes sortes d'objets,
un vieux fer à repasser, une grande poêle,
des couverts, des assiettes tachées de déchets,
un gros fourneau à gaz ne marchant pas trop mal,

un matelas défoncé qui gisait à terre
et poussait çà et là une touffe de paille
avec en dessous un ressort dont l'aigre fer
creusait le sol de ses crochets vaille que vaille,

« C'est très pratique, me dit-il, tu es tout près
de Bruxelles-Central et Bruxelles-Midi,

en dix minutes tu y es et ton billet
t'emmènera où tu veux comme au paradis. »

Le loyer en effet était vraiment minime,
et comme je ne gagnais pas beaucoup d'argent,
et que j'aimais compter jusqu'au moindre centime,
je décidai d'habiter là en attendant,

d'ailleurs j'avais pris l'habitude des mansardes
où nous devions dormir quand nous étions enfants
avec une bouillotte quand l'hiver s'attarde
et que le vent glacé souffle sur les auvents,

j'avais pris l'habitude aussi de me laver
en versant de l'eau chaude dans une bassine
comme à Louvain-l'Ancienne souvent j'avais fait
malgré le froid empreint aux murs de la cuisine,

et donc pour moi ce ne fut rien d'extraordinaire
d'emménager sous les pentes de ce vieux toit,
et si un carreau de la tabatière arrière
était cassé on verrait bien à faire quoi

que ce soit pour empêcher que l'eau ne pénètre
et ne mouille un peu trop le dessus du plancher,
puisque nous n'étions qu'« en attente » il fallait être
pingre pour ce grenier et n'y rien dépenser,

en conséquence je m'installai « côté cour »
où deux pièces possédaient de basses fenêtres
dont les vitres laissaient passer assez de jour
pour voir le mur d'en face où vivaient deux ancêtres,

paraît-il, mais était-ce cela vraiment vivre
qu'être confiné dans cet endroit minuscule
offert plus que le mien aux attaques du givre
ou au sale crachin que le ciel éjacule ?

Après le départ du Français j'ai découvert
dans des coins çà et là des seringues traînant
qui faisaient comprendre les raisons qu'il avait
de quitter en vitesse cet appartement.

LE PROFESSEUR (1)

Ce logement ne m'était alors seulement
qu'un pied-à-terre car je travaillais encor
(« travailler » est un terme exagéré étant
donné le temps donné à l'espèce de sport

qui consistait à se présenter en un lieu
appelé « classe » où j'étais supposé donner
ce qui s'appelle « cours », c'était un vœu pieux
car en réalité ce beau nom désigné

signifiait simplement qu'on étendait le temps
le temps qu'arrive enfin le bruit d'une sonnette
signifiant que le temps donnait enfin le temps
de mettre un terme à cette « messe » pas très nette,

vite on disait : « Prenez votre journal de classe ! »,
livre sacré de la dépense du temps et
l'on dictait quelques mots afin que cela fasse
illusion sur le temps passé à « travailler »,

et ainsi d'heure en heure et toujours dans l'angoisse
de rester à quia devant cet auditoire,
d'heure en heure on essayait de sauver la face
et garder le titre ronflant de « professeur »),

et donc à ce « travail » j'étais fort « occupé »,
dormant dans une chambre louée à l'école,
me demandant pourquoi je gardais ce métier
au lieu de me donner du champ dans la rigole,

au point que remontant un midi de soleil
vers mon lieu de « travail » me jurant d'en finir
et croisant mes « élèves » dont le teint vermeil
se tournait vers moi pour m'envoyer son sourire,

et recevant ainsi de façon continue
le sourire charmant de ces jeunes garçons,
je craquai et me dis : « Allons ! leur âme nue
vaut bien que je leur donne encor quelques leçons ! »,

c'est vrai qu'ils étaient charmants, je m'en veux beaucoup
de n'avoir pas été un maître plus sévère
mais ma morale manquait tellement de goût
que je frustrais leur être de bonne matière.

Mais que voulez-vous ? ce temps « soixante-huitard »
nous avait mis en tête des idées idiotes
dont je me suis rendu compte hélas ! un peu tard
que ce n'étaient que cuitrieriës qui radotent :

il ne fallait pas « contraindre » ces jeunes âmes,
et surtout éviter de les « aliéner »
en les polluant de ces « matières » infâmes
qui nous avaient nous-mêmes « ruinés et brimés ».

Donc je dormais dans une chambre de l'école,
je fraternisais beaucoup avec les garçons

auxquels j'attribuais cet avantage énorme
d'être jeunes, très libérés dans leurs façons,

certains osaient déjà porter les cheveux longs,
les pantalons avaient des pattes d'éléphant,
les culs étaient très serrés et par devant l'on
essayait de montrer qu'on n'est plus un enfant,

et les cols de chemise surdimensionnés
arboraient des cravates de couleurs voyantes,
les tours de taille étaient extrêmement ceintrés,
les pans des longs manteaux battaient autour des jambes,

il y avait un dégingandé général
qui faisait espérer des « lendemains splendides »
lesquels, il faut l'admettre, ont infusé pas mal
de quoi mettre de l'air dans nos vies insipides,

et moi, reliquat d'une époque médiévale,
j'essayais de me mettre un peu à la hauteur
mais ma mentalité retardante et bancale
m'empêchait d'être un vrai lumineux professeur

qui se trouva quand même en état d'éveiller
chez Marc van der Loo une flamme persistante,
garçon de dix-sept ans dont l'œil émoustillé
éprouva pour mon être une amoureuse pente

(au point que je courus en Extrême-Orient
où il avait flanqué sa dégaine élégante
et que nous nous saoulâmes dans Shinjuku en
buvant force bière et cherchant quelque détente

ça et là dans les bars du quartier ou alors
dans un appartement au sommet d'un building
d'où la ville étalait ses lumières dehors
pendant que nous nous envoyions drink après drink :

je me souviens d'avoir été avec un homme
rencontré au G.B. (gay-bar) qui m'emmena
dans son auto jusqu'à un quartier assez borgne
et puis jusqu'à sa chambre où il m'exécuta),

donc je logeais à l'école au bord d'un talus
qui descendait vers la lavasse namuroise
dont je voulais sortir en cherchant mon salut
dans la fente goulue de la vie bruxelloise.

DÉMÉNAGEMENT

Le bruit se répandit que nous baisions ensemble
Marc van der Loo et moi, du coup le directeur
jugea cette année-là ne pas devoir reprendre
quelqu'un qui était un aussi « bon » professeur.

En conséquence, je décidai d'habiter
le pied-à-terre trouvé au bas de Bruxelles
où je déménageai d'un pas précipité
mes objets préférés dans une camionnette

que j'avais louée et fut remplie et conduite
par un type qui n'avait pas peur de la route
et m'aida à monter dans ma haute guérite
les quelques trésors ramassés dans ma déroute :

des livres, des cahiers, quelques meubles que Marc
van der Loo m'avait donnés pris à la maison
familiale dont un tableau de « grande » marque
qui montrait un hussard soufflant dans un clairon,

un fauteuil en osier déchiré, une table
petite qui perdit un pied dans l'aventure,
un meuble de couture aujourd'hui lamentable
mais dont je garde précieusement la membrure

boiteuse en souvenir du bien que me donna
Marc van der Loo qui beaucoup rit de mes complexes
de coupable entraîné aux damnations que sa
perversion vouait aux malédictions abjectes,

étant de famille de grande bourgeoisie,
il me fit voir qu'on n'est pas nécessairement
condamné aux horreurs de la pire infamie
parce qu'on aime aimer l'amour différemment,

j'avais toujours rêvé d'habiter la grand-ville
afin de me donner un peu les coudées franches,
ne fût-ce que pour pouvoir me vêtir de vile
guenille et sortir sans peur des méchantes langues,

et traîner au trottoir le temps que je voulais,
zieuter le front lépreux des quartiers misérables,
entrer aux cinémas douteux où j'espérais
toucher un dieu et goûter ses sucres délectables,

et tout cela je l'ai fait comme un jeune enfant
qui croit dans les merveilles de la vie moderne,
et je n'avais pas tort mais il fallut du temps
pour apprendre à mieux estimer cette géhenne

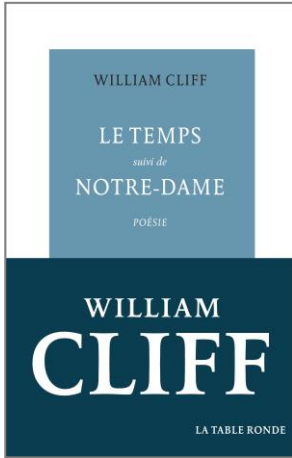
cependant qu'elle évoluait car rien n'est stable,
dans le monde tout évolue, la chair des rêves
n'est plus ce qu'elle était quand elle était aimable
et qu'on croyait la saisir dans ses fêtes brèves :

Le Temps pourrait finalement être le titre général de l'oeuvre, abondante et généreuse comme une fête breughélienne de William Cliff.

Le temps dont il est question ici, c'est celui perdu et retrouvé de l'éternel explorateur de lui-même et du monde qu'est William Cliff, maître de la prosodie fantasque, subtil docteur de la rime et de l'assonance, enchanteur qui sait varier ses métamorphoses en créant le rythme entêtant qui vous invitera à le suivre là où il veut vous emmener, en l'occurrence sur les chemins de sa jeunesse extravagante : locataire improbable d'une mansarde bruxelloise où le précédent occupant a laissé ses seringues de toxicomane, professeur sans vocation dans un lycée plein de jolis garçons, inspecté plus qu'à son tour pour sa désinvolture pédagogique, oscillant entre la recherche d'un radiateur à gaz pour se réchauffer et l'épuisement d'une canicule sous les toits. Mais le poète s'en tire toujours, fragile et joyeux. L'inspecteur lui pardonne puisqu'il lit Rimbaud à ses élèves et célèbre avec eux l'aube d'été qu'on embrasse à pleine bouche.

Comme Raymond Queneau dans *Chêne et Chien* ou Georges Perros dans *La Vie ordinaire*, William Cliff s'inscrit dans la tradition des autobiographes de la strophe qui réconcilie la poésie et la narration. Et le sarcasme et l'autodérision, ici, se livrent à une partie serrée et sans vainqueur avec la nostalgie et le lyrisme provocateur.

Le Temps est complété par un codicille de 1996, un long poème sur Notre-Dame, adresse parnassienne et prophétique à cette cathédrale que Cliff aime parce qu'elle est « ferme et tranquille au milieu des ravages », comme un amer dans une existence flottante et incertaine.



Le Temps
suivi de
Notre-Dame
William Cliff

Cette édition électronique du livre
Le Temps suivi de *Notre-Dame* de William Cliff
a été réalisée le 30 juin 2020
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037106506 - Numéro d'édition : 365354).
Code Sodis : U321920 - ISBN : 9791037106520
Numéro d'édition : 365356.